

Le syndrome de Diogène, une hétérotopie entre mélancolie et perversion.

“Full fathom five, thy father lies; Of his bones are coral made; Those are pearls that were his eyes. Nothing of him that doth fade, but doth suffer a sea change, into something rich and strange.”

« Par cinq brasses sous les eaux, ton père englouti sommeille, de ces yeux naissent le corail, de ses os naissent les perles. Rien chez lui de corruptible dont la mer ne vienne à faire quelques trésors. »

Shakespeare, *La Tempête*

Marauder « entre le murs »

Je suis philosophe de formation et psychologue clinicienne. Je travaille depuis quatre ans au sein de l'Equipe Mobile de l'association Aurore. C'est une équipe psychosociale qui a été conçue et mise en oeuvre comme une mission d'appui au travail des Bailleurs sociaux à Paris et en Ile de France. Dans un contexte français de déshospitalisation et de faillite relative du secteur psychiatrique, les bailleurs sociaux se sont retrouvés débordés par des troubles qui avaient la particularité de se manifester sur la scène du social c'est-à-dire dans leurs immeubles et dans leur cage d'escalier, sans toutefois qu'il y ait dans le paysage une équipe qui puisse « aller vers » ces gens qui relevaient parfois de la psychiatrie aigüe, mais qui pour la plupart présentaient des troubles psychosociaux avec des enjeux plus difficile à analyser et à prendre en charge. D'autre part il y avait à l'époque une préoccupation du ministère des affaires sociales qui a lancé ce qu'on a appelé « le plan des 10 000 logements accompagnés », et qui avait pour but de prévenir les expulsions des ménages et de rendre possible le maintien dans les lieux de personnes qui présentaient des séries de troubles de l'habiter, tels que des dettes, des trouble du voisinage ou bien encore un syndrome de Diogène. Nous sommes donc quatre psychologues d'orientation analytique et notre chef de service est sociologue. Nous allons à la rencontre de situations qui nous sont signalées par le bailleur (à travers le voisinage, la famille, les services sociaux) lorsqu'une inquiétude psychosociale se manifeste pour la personne. Pour le dire autrement nous avons une clinique qui regarde ce que je désignerais comme « une très grande précarité entre les murs », qui pour moi s'inscrit dans un même continuum avec la précarité « hors les murs ». Pour le dire autrement, pour nous il n'y a pas de différence de nature, mais une différence de degrés entre un Diogène quasi clochardisé à domicile et certains sans abri que nous rencontrons. D'ailleurs nos méthodes d'approche des personnes ne diffèrent pas tant que cela de nos collègues des maraudes, à ceci près que nous, nous maraudons essentiellement dans les cages d'escalier. Au fond nous avons d'abord à faire à des personnes « qui auraient besoin de tout mais qui ne demandent plus rien ». La catégorie de signalement « syndrome de Diogène » est une catégorie fréquente, qui vient pourtant recouvrir des modalités de fonctionnement psychique et des types de conflits internes très variable. Je vous propose donc une lecture de ce phénomène issue d'hypothèses que j'ai pu élaborer à partir de ma clinique ces dernières années auprès de locataires du parc social, mais également auprès de sans-abri.

A ce propos il est intéressant de souligner qu'au XIX siècle on désignait le syndrome de Diogène sous le terme de « mendiant thésauriseur ». Comme si l'aspect d'errance, de mendicité était consubstantiellement lié à l'aspect de « thésaurisation », au sens de l'accumulation et la conservation de « trésors », autrement dit « d'éléments précieux » qui méritent d'être gardés et dont on ne peut se séparer sans peine. L'autre dimension évoquée par les auteurs contemporains regarde ce qu'on a désigné comme « misanthropie de survie » : le misanthrope et Diogène de Sinope (le philosophe antique cynique) partagent un même mépris affiché des conventions sociales qui se double d'une

méfiance caractérisée vis-à-vis de tout ce qui fonde le lien social (refus du mariage, de la filiation, du travail). Ce mépris et cette défiance constituent pour le misanthrope et pour Diogène des solutions de défense contre un sentiment d'aliénation auxquels ils souhaitent se soustraire et contre lequel ils luttent soit activement, soit passivement. Il s'agit donc d'une forme d'auto-exclusion du monde social qui a pour fonction paradoxale d'assurer la survie et l'intégrité de ce que j'appellerais le « soi profond ». La figure en négatif de Diogène ou du misanthrope c'est Dom Juan, dont la perversion vient mettre en acte des fantasmes de destruction du lien social. Au fond Dom Juan est une sorte de « mendiant thésauriseur » : il collectionne les séductions et les mariages comme pour mieux contester et renverser des valeurs qui fondent les institutions sociales. En ce sens cette figure de Dom-juan vient nous éclairer sur le déploiement de la perversion que l'on peut définir avec Stoller « comme une forme érotique de la haine ». L'emprunt à ces trois personnages de fiction nous invite à réfléchir au syndrome de Diogène comme une contestation, voire une transgression à la fois mythique et réelle, des lieux où nous vivons et des façons dont nous consentons à prendre part au lien social.

Préambule

Pour préparer cette communication, je me suis référée principalement à trois sources a priori hétérogènes, mais qui ont le mérite de nous permettre de réfléchir aux enjeux psychodynamique du Diogène en évitant l'écueil de l'inventaire. Je souhaiterais proposer des éléments d'analyse qui nous permettent de circuler entre d'une part le fonctionnement psychique de la personne et d'autre part ce que recouvre cette modalité à première vue « aberrante » d'investissement du monde externe.

Il y a d'abord le Freud de *Deuil et mélancolie* où nous sommes allé puiser des notions qui décrivent un « moi vidé et un monde dévasté », celui de *Totem et Tabou* qui nous intéresse par sa façon de décrire anthropologiquement et cliniquement les catégories du sacré et du profane, du pur et de l'impur ainsi que « les formations réactionnelles rituelles » qui sont là pour conjurer l'angoisse. Enfin le Freud qui s'intéresse dans *la Gradiva* à la métaphore archéologique à travers le destin de Pompéï.

Le travail de R. J. Stoller sur *La perversion, forme érotique de la haine*, référence un peu moins évidente dans le contexte, nous permet de comprendre le Diogène comme une tentative de triomphe sur l'angoisse et comme la mise en acte d'une vengeance masquée et silencieuse, vengeance qui viendrait contester l'ordre social et les liens sociaux.

Le travail de Michel Foucault sur la notion « d'hétérotopie » (conférence à l'école l'architecture de Tunis) nous permettra d'interpréter le dispositif spatial du Diogène, comme une tentative de matérialiser un contre-emplacement qui vise là encore à contester et renverser les valeurs sociales habituelles.

Diogène et Pompéï

Pour faire entendre à l'un de ses patients que l'Inconscient reste inaltérable, Freud lui montre les antiquités qui se trouvent sur son bureau et dont la plupart proviennent de sépultures. Devant lui, en arc de cercle, il faut se représenter plusieurs rangs de statuettes, grecques, romaines, étrusques, syriennes, égyptiennes: « C'est grâce à l'ensevelissement que ces objets sont conservés. » Il ajoute sous forme de paradoxe : « Pompéï ne tombe en ruines que maintenant qu'elle est déterrée. » Au sein de l'œuvre freudienne, « la métaphore archéologique » est un outil (épistémologique) qui permet de mettre à jour cette singularité propre à l'Inconscient, à savoir que « le passé se perpétue dans l'âme » et « qu'il n'est pas nécessairement exposé à la destruction ». Pour le dire autrement les lieux, les êtres et les liens peuvent avoir cessé d'exister dans le monde externe, soit qu'ils aient disparus, soit qu'ils aient été détruits, et pourtant ils restent intégralement « engrammés » dans l'Inconscient. Ils continuent de peupler notre monde interne. Quitte à demeurer méconnus de nous.

Le destin de Pompéi, à l'image du syndrome de Diogène, nous fournit une représentation de ce à quoi ressemblerait ce phénomène de « conservation intégrale du passé ». Pompéi, engloutie sous les « lapilli et la pluie de cendres » nous donne à voir en un précipité sidérant, l'image d'une ville et de ses habitants « ensevelis sous une couverture régulière comme une chute de neige en hiver dans un pays nordique ». C'est une image de pétrification et de mélancolie. Si l'architecture de la cité semble disparaître « sous le voile de crêpe gris », c'est également le cas de la vie qui se trouve saisie, comme figée dans son mouvement même. Ainsi dans le syndrome de Diogène ce qui est enseveli, ce qui est recouvert, c'est bien quelque chose de la vie pulsionnelle, de la vie animique, mais qui reste en quelque sorte intact, inaltérable.

Au fond on pourrait dire que le psychologue travaille comme « l'archéologue qui déterre une demeure détruite ou ensevelie, ou un monument du passé » : « D'après des pans de murs restés debout, il reconstruit les parois de l'édifice. » Dans le processus de travail de l'archéologue et dans celui de l'analyste, deux segments / séquences s'articulent : Le segment de la fouille, et le segment de la reconstruction. Toute fouille est une quête obsessionnelle des traces, des indices qui pourront être ultérieurement réinvestis. C'est une accumulation indéfinie, indéfiniment repoussée. A partir des indices et des traces mises à jour, il s'agit de reconstruire soit des expériences qui ne sont plus directement accessibles à la conscience, (refoulées ou clivées) soit des expériences qui n'ont pas pu se constituer en tant que telle pour le sujet. Les traces mise à jour sont issues soit d'un processus de réminiscence, et ouvre sur le champ de la mémoire et de l'interprétation, soit d'un processus de reviviscences qui fait basculer dans le champ de l'hallucinoire. Le travail que nous tentons d'effectuer auprès des personnes vise précisément à permettre ce passage du registre de la reviviscences et de l'hallucination au registre plus secondarisé de la réminiscence et donc du souvenir.

De la fascination à la méthode

Le syndrome de Diogène nous invite à aborder la question du monde des objets en allant contre notre pente naturelle, c'est-à-dire qu'il faut s'arracher au spectacle fascinant et mortifère du Diogène, pour remonter vers la complexité des processus inconscients, cachés. Ce qui nous frappe d'abord c'est que notre champ de perception et de vision est obstrué, nos capacités olfactives effractées. Nous sommes littéralement envahis par ces images et perceptions qui s'empilent se superposent et qui nous renvoient à un champ de ruines, à des débris de monde qui gisent sous les décombres. Parfois on ne parvient plus à distinguer la figure du fond, la personne de son encombrement, comme s'il y avait une coalescence organique, une forme de symbiose pathogène entre les deux, appartement et locataire logeant dans le même « Moi peau » (Au sens de D.Anzieu.). Il nous faut donc travailler à « écailler les évidences » afin de formuler quelques hypothèses théorico-cliniques qui nous permettraient de cerner les attendus de ce phénomène à la limite du faits divers, et qui a tendance à susciter une fascination qui va de pair avec un intense sentiment de dégoût et de honte, sentiments ressentis par les témoins mais clivés et déniés par les « Diogène » en question, comme s'il ne voyaient pas le problème, comme s'il étaient au fond étranger à la souffrance et au sentiment d'indignation que nous cause le spectacle de ce monde en lambeaux dans lequel ils semblent plus survivre que vivre : « Mais comment un être humain peut-il continuer à vivre dans ces conditions ? »

En tant que psychologue clinicien d'orientation analytique, nous ne nous intéressons pas aux traces de la réalité matérielle en tant que telles, mais en tant qu'elles sont des symptômes d'un conflit intrapsychique qui s'est déversé, qui a débordé, qui a contaminé l'environnement externe (l'appartement). Nous portons une attention particulière non pas à l'inventaire des objets, mais nous travaillons à tenter de mettre en lien les traces de la réalité matérielle en tant qu'elles renvoient au champ de la mémoire, c'est-à-dire des traces mnésiques. Tout se passe comme si l'intérieur de l'appartement, dans son aspect de saturations par un amas de débris et de traces variable nous fournissait un reflet de la façon dont le monde interne de la personne est saturé, figé, sans possibilité

de mouvement : notre hypothèse consiste à reconstruire, derrière l'apparence du Diogène des processus psychiques de défenses a priori extrêmement rigides voire caractériels qui se sont enkysté chez les personnes :

- I. Il y a en général un *versant mélancolique et traumatique* qui renvoie à l'horizon d'une série de pertes non métabolisables pour le sujet et qui se traduit par un contre investissement qui consiste à conserver les objets du monde externe et à les garder en soi, le bon comme le mauvais, le pur et l'impur (l'appartement étant vécu comme une extension du corps propre).
- II. Et il y par ailleurs un *versant qui renvoie à la perversion*, au sens où le dispositif spatial aberrant du Diogène indique une forme de dialectique entre exhibitionnisme et voyeurisme, et qui se traduirait par la mise en scène d'un lieu à la fois tabou et sacré, pur et impur.

Voyons maintenant comment nous pouvons travailler de manière thérapeutique à reconstruire les parois de l'édifice psychique du sujet, à partir de débris de monde. Je vous propose d'évoquer l'accompagnement psychothérapeutique d'un homme qui s'est déroulé sur une durée de deux ans, à raison d'une séance de psychothérapie par semaine. Je précise d'emblée deux éléments qui ont eu une incidence significative sur la possibilité même du traitement : je n'ai rencontré le patient qu'une seule fois à son domicile en présence de la conseillère sociale du bailleur. Je lui ai proposé ensuite un espace thérapeutique tiers, qui ne soit pas le lieu de son intimité, lieu à partir duquel nous avons pu, lui et moi nous détacher de la fascination mortifère qu'exerçait son Diogène. Aux patients-locataires qui s'inquiètent de ce que je pense de leur encombrement, je déclare d'emblée que « leur façon de vivre ne me regardent pas », mais que cependant il y a des « gens qui s'inquiètent » et « qui redoutent le pire », façon pour moi d'annoncer que je ne me situe pas dans un registre normatif et hygiéniste de contrôle social. Façon aussi de leur signifier que je considère que le problème est certainement ailleurs et qu'il va nous falloir travailler à l'exhumer ensemble.

La psychothérapie d'un syndrome de Diogène

On nous signale une situation d'un homme de 60-70 ans, vivant seul dans son domicile. Il présente un Diogène très enkysté dans le logement familial avec des strates de revues au sol qui réduisent sa portion d'espace vital à portion congrue. Monsieur, qui ouvre aisément sa porte, ne voit pas le problème de vivre comme cela : il dit explicitement au bailleur et à notre équipe qu'« il ne pense pas nuire aux autres ». Au premier abord, il ne présente pas le profil d'une personne avec un déni inamovible : il dit « voir les choses comme telles qu'elles sont, mais il ne voit pas pourquoi il changerait ». Ce qui était intéressant dans le paysage, c'est qu'au moment où le bailleur nous le signale, un signal est également adressé au CMP qui le convoque. Nous proposons de notre côté une VAD. Monsieur nous ouvre, nous montre son intérieur. La Conseillère Sociale veut absolument commenter l'encombrement. Je parviens alors à distinguer, sur fond du chaos de l'appartement, une photo accrochée au mur – cela semble être ses parents – Je demande au locataire de commenter. Sa mère était gardienne chez le bailleur social où il réside, son père comptable. Le parti pris ici consiste à parler de l'histoire familiale afin de se détacher du collage voyeuriste aux éléments et traces matérielles qui encombrent l'appartement autant qu'ils saturent et obstruent la capacité de pensée des intervenants. Il se rend en parallèle au CMP, et il ne semble pas dans le refus. Le psychiatre lui fait part de son diagnostic « Vous êtes un syndrome de Diogène. » Nous proposons de le recevoir dans nos locaux, afin de lui offrir un espace autre afin de sortir d'une certaine forme de voyeurisme et d'un regard moralisant. Il s'étonne du diagnostic et raille la psychiatrie, il est cultivé mais « ne voit pas le rapport entre lui et Diogène ». Monsieur a une apparence très incurie, un bras amputé. Il ressemble à un clochard.

Alors que tout laissait croire que le travail était de le pousser au rangement, le parti-pris a été de l'éloigner de l'appartement et de travailler sur « comment ce symptôme est-il apparu ? », c'est à dire le fait de ramasser les choses (remonter le circuit du ramassage, quoi, où, comment, pourquoi). Il me raconte son circuit, les coins dans lesquels il se rend pour ramasser les magazines. Il circule beaucoup dans la ville de Paris, à la cinémathèque, aux enterrements de personnes célèbres. Il raconte comment il souhaite organiser les modalités de sa disparition. Il écrit un testament – il n'a pas d'enfants – il veut tout léguer à une association de gens dévoués (société nationale des sauveteurs en mer : des gens désintéressés qui partent en mer sauver les gens) Il thésaurise des magazines de tous bords politiques, « sans discrimination ». Par ailleurs, il a une amie, une prof d'espagnol retraitée, qui vient une fois par semaine cuisiner chez lui. Il fait les courses et elle cuisine. Il est dérangé par le fait qu'elle se plaigne du manque de place pour cuisiner dans l'appartement. L'été, ils ont un arrangement tous les deux. Son frère et lui ont hérité d'une maison en Corrèze avec de beaux meubles et des trésors d'enfance. Mais la maison a été vendue. Elle, a une maison à Vichy et elle a accepté de stocker tous les meubles de famille dans cette maison dans laquelle il se rend une fois par an pour voir ses meubles.

Tout le travail psychothérapeutique a été d'aller chercher sous les décombres du Diogène, quels avaient été les éléments de perte ou de deuil non métabolisés dans la vie de cet homme afin de les mettre au travail et d'aider cet homme à sortir d'un investissement figé et mélancolique, de son passé. Autrement dit pour traiter des choses dans le présent qui inquiètent, il faut remonter très en amont dans la vie de la personne et dans les ramifications familiales. Il résume : « ma mère avait l'habitude de tout garder et mon père de tout jeter ». On voit les termes du conflit exposé de manière très nette. Tout garder ou tout jeter : la mère veut tout garder du passé et le père tout effacer. Il est le fils d'une gardienne et d'un comptable.

À vingt ans, il « baroude ». Il est alors embauché par un guide de voyage : il sillonne des pays façon routard. Il voyage à pied. Il rapporte le fait qu'il a croisé des scandinaves qui avaient peur des microbes et « tombaient les bras en croix ». Lui, il soutient l'idée qu'ayant vécu au milieu des miasmes, il se serait fortifié. L'incurie le fortifie, le protège de la maladie, cela a renforcé son organisme. Il est alors très libre, une sorte de figure du Hobbo – l'itinérant qui n'a de compte à rendre à personne et qui se sent délié des liens sociaux conventionnels. Il est alors envoyé par le guide à Londres, où il tombe amoureux d'une journaliste étrangère. Mais il décompense alors une jalousie pathologique. Elle lui propose de se marier ou sinon elle retourne en Amérique du Sud. Il refuse de se marier, elle part.

Il retourne alors chez ses parents et vit un grave effondrement mélancolique. Dans l'immeuble où il vivait avec ses parents, sa mère gardienne aurait arrangé un mariage avec une locataire bourgeoise. Pour lui, « les femmes fomentent des mariages pour des possibilités d'ascension sociale ». Il ne peut plus travailler, il renonce à son emploi chez le guide. Sur les conseils de son père, il devient expert-comptable. Mais à ce moment-là, sa mère déclare un cancer. Il devient son garde-malade. Ensuite il vit de nombreuses années avec son père, qui, à son tour, tombe malade. Il joue à nouveau les garde-malades.

Il explique : « J'aurais pu quitter l'appartement de mes parents », il évoque alors son oncle, garçon de café, qui a une chambre de bonne dans le 18ème et qui ne s'est jamais marié ». Il y revient souvent. Tout nous porte à penser que cette représentation de l'espace de liberté (la chambre de bonne), c'est l'espace de thérapie où l'on ne le juge pas sur son mode de vie.

Un jour en se rendant à sa consultation le locataire se fait agressé, il est retrouvé par les pompiers. Un certificat lui a été donné ce jour-là : « Un homme de 40 ans, SDF, retrouvé inconscient. Il commente, « Ils se sont trompés sur toute la ligne. Comment peut-on croire que je suis SDF, j'ai été expert-comptable, j'ai un appartement ». Le dimanche il se poste mutique sur le perron des églises : des « bourgeoises avec leurs colliers à perle lui tendent de l'argent ». Il prend ainsi un malin plaisir à refuser et à les déromper.

Notre travail consiste alors à interpréter ces deux occasions où dans l'espace public on se méprend sur qui il est vraiment : « Vous ne voulez pas que les gens sachent qui vous êtes, ça protège votre identité profonde et réelle ».

Au début de la psychothérapie, il ne comprenait pas qu'on souhaite modifier son mode de vie. Il évoque en séance une angoisse qu'il a depuis toujours : la catalepsie ou l'« angoisse de se retrouver vivant dans un cercueil enfermé, sans que personne ne sache qu'on est encore vivant ». Le travail d'élaboration interprétative consiste à lui faire entendre que le bailleur, les voisins, la gardienne, ont le sentiment qu'il est enfermé vivant dans un tombeau duquel il ne peut sortir. Il s'agit ici d'articuler une angoisse à lui et l'angoisse des autres, ce qui provoque une prise de conscience, « un insight ».

Il raconte qu'il a assisté à la muséification, la vitrification de Paris. Paris avant c'était une ville avec des ouvriers, mais plus maintenant. Nous nous saisissons de cet élément pour dire que lui a vitrifié des traces du temps qui passe en gardant tous ces hebdomadaires, en ne se séparant d'aucune trace. C'est un moyen de refuser la perte : rien n'est perdu, tout est conservé. C'est la perte de son amour de jeunesse, de son indépendance, de sa liberté, de sa mère, de son père. C'est le renoncement de cette chambre à soi qu'il n'a jamais eu. Il a été écrasé par les conventions sociales et morales. Sans doute une homosexualité très refoulée – il a trouvé une façon d'échapper au regard des autres caché sous toutes ses strates et traces. Il a renoncé à s'inscrire dans la logique de l'héritage parental et de la transmission. Tous ses « trésors » retourneront aux fonds des mers, à part ces quelques perles qu'il accepte que nous sauvions au cours de séances.

Après deux ans de suivi, alors qu'il continue à aller au CMP, ce qui permet qu'il se soigne (trouble de la mémoire, diabète), nous décidons d'arrêter la thérapie. Il a compris que des éléments sont conservés à l'intérieur et que les traces matérielles ne sont pas les seules à être dépositaire de sa mémoire et de son identité. Notre accompagnement psychothérapeutique lui aura permis de déblayer un espace psychique interne où conserver les traces de liens antérieurs précieux, sans que ceux-ci soient ensevelis sous les décombres.

Conclusion

Le monde du Diogène est donc celui d'un moi vidé et d'un monde dévasté, monde qui porterait en quelques sorte les séquelles visibles d'une série d'expérience de pertes et de traumatismes qui ont déformé profondément et durablement l'organisation psychique du sujet et qui ont altéré la capacité de mobiliser des solutions défensives psychiques plus souples. Le mode d'investissement de l'appartement vient dire à la fois la nécessité d'ensevelir, d'enfouir les pertes et les traumatismes, mais également la nécessité d'anesthésier les affects d'angoisse normalement liés à ces expériences. Le monde du Diogène est donc un monde de clivage qui vise la neutralisation voire l'extinction des charges émotionnelles trop incandescentes qui pourraient détruire l'organisation interne du sujet. Ce clivage est à la fois la marque de l'expérience traumatique et la marque de la perte hémorragique propre à l'expérience mélancolique. Pour comprendre pourquoi ce dispositif spatial « aberrant » d'accumulation et de thésaurisation reste aussi inamovible, il faut nous interroger sur la dimension de préservation qu'il comporte. En dissimulant des aspects de son identité profonde sous des strates, le Diogène cherche à travestir sa véritable nature. Il cherche à triompher d'un environnement familial et d'un monde social qui lui a infligé des blessures narcissiques et des pertes intolérables. Il cherche, à travers la mise en acte d'une hostilité passive à se venger de ces situations intolérables : le chaos de l'appartement sera là pour exhiber l'expérience subjective chaotique, dont le sujet cherche à se retirer. En témoigne l'émoussement affectif, parfois l'absolu indifférence qui caractérisent les Diogènes quand on les questionne sur « ce qu'ils pensent de leur situation ? » C'est précisément à l'endroit de cette question, qu'émergent des réponses qui ont l'air très éloignés en apparence de la réalité matérielles, mais qui nous renseignent sur les fantasmes puissamment actifs qui peuplent leur monde interne. Ce

sont souvent des fantasmes mortifères qui mettent en scène des formes de déshumanisation et de fétichisation : c'est par exemple l'angoisse de catalepsie de notre patient. La peur d'être enfermé vivant dans un cercueil articule une dimension d'angoisse à une dimension d'excitation. On ne sait plus s'il est mort ou s'il est vivant. Et c'est cette indétermination, ce doute, qui suscite de l'inquiétude du côté des voisins et du bailleur, qui est pourtant source d'excitation quasi perverse pour lui. Il en va de même pour les moments où il se travestit en partie en femme, ou ces moments où ils portent les oripeaux d'un sans-abri à la sortie des église et où il prend un malin plaisir à demander à des « bourgeoises » l'aumône, pour mieux les détromper et les railler ensuite. On mesure ici toute la charge de contestation hostile contre l'ordre social, dont il faudrait se venger en le prenant au piège de ses propres codes d'obligation morale.

Diogène et L'hétérotopie

La lecture de Michel Foucault (conf de Tunis) nous permet d'imaginer que la forme de contestation spatiale du Diogène serait une forme d'hétérotopie (de déviance) : Le syndrome de Diogène a ainsi cette « curieuse propriété d'être un emplacement en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tel qu'il suspend, neutralise ou inverse l'ensemble des rapports qui se trouvent par eux désignés, reflété ou réfléchis. » Le syndrome de Diogène aurait donc « ce pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel, plusieurs espaces, plusieurs emplacements, qui sont en eux-mêmes incompatibles ». Ce lieu aberrant, où la logique du monde social semble tourner à rebours, exprime, pour peu qu'on veuille bien lui accorder ce crédit, « une contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons ».

Pour reprendre la formule de Freud pour qui « la perversion est le négatif de la névrose », le Syndrome de Diogène serait en quelque sorte le négatif d'un mode de l'habiter « classique ». Pour le dire autrement, là où le désordre guette plus ou moins chaque individu dans la manière d'investir son lieu de vie, l'incurie absolue du Diogène, au sens de la négligence totale du soin de soi et son appartement nous dit quelque chose de la façon dont un individu peut déstructurer à la fois son rapport à son monde interne et à son monde externe, au point de venir troubler le voisinage et les habitants dans leur conception de l'habiter que ce soit en matière d'hygiène, de « jouissance paisible du logement » ou de distribution de l'espace. Sur ce dernier point, le syndrome de Diogène nous donne à voir un lieu chargé de confusions, où il n'est plus possible de discriminer le fond, de la forme, où chaque objet devient un fragment d'un tout rapiécé et hétérogène. C'est un lieu qui juxtapose et superpose plusieurs lieux. J'ajouterais que cette superposition à la particularité d'empiler des lieux du monde externe et des lieux du monde internes, par lieux du monde externe j'entends les différents lieux successivement investis par la personne au cours de sa vie, et par lieux internes, j'entend des espaces du psychisme à la fois conscients et inconscients qui ont engrammé les traces perceptives et émotionnelles du vécu. Au fond on pourrait dire que L'hétérotopie du Diogène réside donc dans une forme de « spatialisation de la mémoire ». Tout l'enjeu pour nous consistant dans le fait d'accompagner l'émergence d'une capacité à discriminer monde interne et monde externe, et ce faisant à reconstruire l'accès à l'histoire subjective de la personne qui s'était retrouvée fragmentée, mutilée, empilée sous le Diogène.

L'hétérotopie du Diogène semble donc exprimer une forme extrême de négativisme social. Ce négativisme social se manifeste à travers une attaque des liens sociaux (famille, voisinage, institutions) ce qui a pour effet notable de provoquer une sidération des témoins, ainsi qu'une attaque des capacités de penser des intervenants. En atteste cette pratique qui consiste chez les bailleurs notamment à consigner dans des registres photographiques les traces matérielles du désastre, assortis de commentaires chiffrés qui s'efforcent de mesurer et d'objectiver l'étendue des dégâts. C'est d'ailleurs un aspect que nous tentons de travailler lors de supervisions auprès des équipes de conseillers sociaux des bailleurs : d'abord pour les sensibiliser au fait que les locataires se sentent intrusés, au sens fort du

terme, par ces prises de photos qui viennent consigner des fragments de leur intimité. Cette effraction de leur intimité leur fait vivre la crainte d'être réduit à un fait divers fascinant et monstrueux, elle s'accompagne d'un sentiment de honte qui peut les pousser à se rendre encore plus inaccessible. Du côté des institutions, au fond tout se passe comme si il y avait une nécessité de voir pour croire. Ceci nous conduit à questionner les motivations inconscientes de ce type de regard professionnel soit disant objectivant. Héritiers de la tradition hygiéniste, les personnels des bailleurs sociaux ont tendance à méconnaître voire dénier la dimension voyeuriste de leurs modes d'approche du Diogène. Le voyeurisme venant ici totalement répondre de façon inconsciente à la dimension exhibitionniste du Diogène, qui oscille entre désir de tout montrer, et désir de se cacher.

Face à chaque « cas » de Diogène, nous pourrions condenser notre questionnement clinique de cette façon : **Mais que vient donc recouvrir, que vient donc ensevelir le Diogène ?** Une fois les termes du conflit intrapsychique reconstruits, comme les parois de l'édifice, il nous faut donc mesurer quel genre de travail de mise en lien des représentations est possible pour accompagner le lent travail de dégel des processus psychique des personnes. Il nous faut donc pour reprendre la formule de Freud à notre compte, comprendre que « déterrer le Diogène », l'exhumer de son tapis de cendres ne va pas sans risque, et que toute intervention plus ou moins brusque portant sur l'effacement des traces de l'environnement matériel, loin de résoudre le problème, pourrait bien causer voire précipiter la ruine, c'est-à-dire l'effondrement de la personne. Pour le dire autrement, c'est le signalement du Diogène qui le fait basculer dans un risque maximal « le Diogène ne tombe en ruine que maintenant qu'il est déterré. ». D'où la nécessité d'explorer les enjeux inconscients sous-jacents qui comportent souvent :

- I. **Un versant de perte hémorragique mélancolique** - « ce n'est pas le monde qui est vidé c'est le moi », d'où la nécessité de thésauriser les traces matérielles du passé pour ne pas avoir à se confronter à la question du Deuil et de la perte. Le moi est vidé, mais l'environnement externe est remplie, saturé, comme pour soutenir le vide interne, comme pour ne pas avoir à vivre l'effondrement.
- II. **Et un versant fantasmatique du côté de la perversion**, au sens d'une hostilité adressée à une partie du monde (l'appartement ou le bout de trottoir), considérée par le sujet comme un prolongement de son corps propre fétichisé et déshumanisé, qui attire la pulsion scopique des témoins, tout ceci affecté d'un coefficient de fascination/excitation et de dégoût extrême. La dimension d'excitation chez le Diogène naît de la dialectique montrer /cacher, il s'agit d'exhiber des fragments rebutant de son monde interne, comme des débris de monde sales et repoussants. Ce geste ambivalent de voilement/dévoilement a pour but de cacher son « soi profond », soi profond dont les autres doivent se mettre en quête au prix du dépassement de leur sentiment de dégoût et de fouilles quasi archéologiques pour reconstruire les motions pulsionnelle gelées, enkystées que recouvrent le Diogène.
- III. **Le clivage entre affects et intellectualisation**, combiné au sadisme et cruauté adressé à l'objet perdu mais qui se retourne contre le Moi peut donner lieu à l'ébauche d'un scénario fantasmatique pervers recouvert par le Diogène. Cette mise en acte du fantasme, se manifeste à travers la déshumanisation de l'environnement de la personne (appartement) et vise inconsciemment une forme de triomphe et de vengeance masquée contre l'ordre social établi vécu comme oppressant et contraignant (les liens sociaux : mariage, famille, travail, voisinage...).
- IV. Allons plus loin dans notre hypothèse qui postule un versant pervers recouvert par le Diogène : il y aurait comme une tentative d'organisation d'un scénario fantasmatique à travers **la mise en place d'un dispositif concret qui fait jouer « le sentiment de risque »** en articulant la dimension de l'angoisse et la dimension de l'excitation : le risque chez les Diogène se décline sur plusieurs modes qui ont en commun l'expérience d'une certaine indétermination ou indifférenciation : Risque de perte d'identité sexuée (être un homme ou une femme), risque de perte de l'identité sociale (être un citoyen inséré et

actif, être un clochard) risque d'anéantissement (être mort ou être vivant). Ainsi un des dénominateurs communs que nous avons retrouvé chez ces personnes était le désir qu'on ne les assigne pas clairement à une identité sociale et psychique circonscrite, ce qui se manifestait chez eux à travers un mouvement qui consistait à la fois à « tromper » les autres, mais également à les « détromper », façon de signifier leur singularité irréductible, façon de dire « je ne suis pas celui que je parais être ». Façon de dire qu'ils seraient comme des « diamants cachés dans la boue ». Cet élément nous invite à réfléchir à l'hypothèse de G. Devereux, ethnopsychiatre hongrois, selon laquelle les phénomènes de « renonciation à l'identité » sont des modes de défenses contre l'anéantissement. »

- V. On retrouve dans ce **renoncement à l'identité propre** au Diogène, les quatre aspects que Stoller définit comme consubstantiels à la perversion : **1) l'hostilité, 2) la vengeance, 3) le triomphe 4) un objet déshumanisé**. L'hostilité est dirigée dans le Diogène contre le monde social environnant (les voisins, la famille) ; la vengeance vise des situations antérieurement vécues d'humiliation, de rejet, d'abandon, de perte d'amour, de déclassement social, d'expulsion locative, de perte d'amour. La dimension de triomphe se manifeste vis-à-vis des aidants et des intervenants sociaux qui sont réduits à la place de spectateurs fascinés mais impuissants. Enfin le phénomène de déshumanisation se porte sur l'appartement qui devient comme un mausolée, une crypte, un tombeau ou gisent des fragments fétichisés de son histoire. Ces quatre aspects provoquent un forme d'outrepassement de la barrière du dégoût qui rejaillit sur les intervenants et leur fait ressentir à la fois une honte intense, mais également une crainte de la contamination et de la contagion. Comme si le caractère tabou et « impur » du Diogène avait le pouvoir de contaminer, d'irradier, de rendre malade ceux qui s'en rapprocheraient de trop près. Comme si cette indifférenciation et sa charge d'hostilité et d'attaque contre les liens sociaux avait le pouvoir de mettre en péril notre propre intégrité psychique et notre propre sentiment d'ancrage social.

Conclusion générale

Pour l'archéologue et le psychanalyste, le mode de rapport à l'objet, passe non pas par un inventaire des traces matérielles observables qu'il faudrait accumuler comme autant de preuves de l'horreur vécu par le Diogène, mais par une conservation, une accumulation de traces immatérielles qui pourront être dans un second temps réinvesties, explorées. Ainsi on peut dire que l'archéologue, renonce dans un premier temps à l'objet, il accepte de le perdre dans sa matérialité, pour être capable de le retrouver sous une forme plus symbolisée. Il passe d'une pulsion scopique à une pulsion épistémologique par le moyen du tri, du découpage perceptif, qui est déjà une forme de renoncement à la totalité de l'objet. Il en va de même pour le patient locataire qui renonce à des fragments fétichisés de son histoire pour accéder à un fonctionnement psychique plus souple, ce qui lui permet de réinterroger et de remanier le rapport à son identité et à son histoire et d'accéder à un rapport un peu plus symbolisé au monde. Pour l'archéologue, comme pour le thérapeute, nous l'avons vu, il y a donc un certain plaisir à mettre en ordre, et à construire, voir reconstruire. Plaisir différer à voir apparaître de l'ordre dans du désordre. Plaisir à produire des constructions qui vont se recomposer au fur et à mesure. L'objet ou la trace ne comptent donc pas en tant que tels, mais en tant qu'ils renvoient à un champ de relations et de liens qui nous permet de nous représenter un monde social et symbolique. Et c'est dans ce long travail psychique d'élaboration que nous devons accompagner le patient en l'aidant à transformer des traces matérielles en traces mnésiques, en l'aidant à se reconstruire un monde interne où des objets psychiques et des types de liens bienveillants puissent être enfin mis à l'abri.

Marine Mazel, psychologue clinicienne, Équipe Mobile Association Aurore, Paris.